

plicité et toute sa monotonie. Léa, trop forte pour ne pas savoir se contraindre, se promit d'attendre le premier voyage de son frère, pour le questionner et pour apprendre quel fonds on pouvait faire sur lui. Son instinct déjà très-sûr lui disait que Tiburce étouffait dans un milieu raisonnable et qu'il réaliserait des efforts surhumains pour se frayer une voie conduisant à la fortune.

Un soir, Tiburce arriva, inopinément chez son père. Il lui apprit à la fois l'assassinat de maître Refus, la ruine absolue de M. de Montgrand, et sa résolution de tenter la fortune par un coup d'audace et d'éclat.

S'il prévoyait la résistance paternelle, il se savait certain de l'appui de sa sœur.

Jamais deux êtres ne s'entendirent comme Léa et Tiburce.

Peut-être cependant l'âme de l'un s'emplit-elle de plus de ténèbres; mais Léa gardait, comme son frère, des ambitions inassouvie, et déjà la fièvre de l'orgueil, la soif du succès enflammaient ses veines et son cerveau.

Il lui fut impossible et il lui aurait paru impolitique de raconter à Paule de Montgrand ses rêves dangereux et enthousiastes; cependant, il était difficile qu'au milieu d'une longue causerie, elle ne trahit point ses secrètes aspirations.

Paule l'écoutait songeuse, presque triste, se demandant sur quelle voie courait cette belle et audacieuse créature pour qui tout serait piège et danger.

Peut-être, les différences qui s'accroissaient chaque jour davantage, dans leur caractère, avaient elles porté Mlle. de Montgrand à s'éloigner de Léa; mais la tendre honte de la jeune fille plaçait la cause de Mlle. Danglès. Elle se figurait qu'un jour viendrait où Léa aurait besoin d'elle; que ses conseils, son exemple étaient nécessaires à la folle créature, et elle continua à l'appeler son amie, à la garder près d'elle de longues heures. Quelques fois aussi, grâce à sa beauté attirante, à son charme indéniable, à son éloquence primesautière, Léa entraînait Paule non pas à sa suite, mais dans un monde idéal, où régnait la sœur de Tiburce.

Paule n'y pouvait rester longtemps; nul terrain ne lui paraissait solide si la croix n'y était plantée; et le plus grand reproche qu'elle adressait à Léa était de trop s'éloigner de Dieu.

Ce matin-là, au moment où Mlle. Séraphine annonça la fille de l'intendant, Paule eut besoin de descendre des régions où son esprit était monté, pour se retrouver sur la terre à côté de Léa Danglès.

Celle-ci portait avec aisance une ravissante toilette. La situation que son frère commençait à se faire dans le monde de la finance

expliquait ce luxe. Plus que jamais, elle se montra caressante à l'égard de son amie. Avec un art parfait, car le cœur seul ne dictait point ses paroles, elle rappela les années heureuses écoulées sous les grands arbres des Abimes, et les bontés dont la comtesse de Montgrand l'avait comblée.

— Vous avez été toutes deux mes bons anges ! dit-elle à Paule en lui prenant la main.

— Et maintenant ? demanda Paule.

— Oh ! fit Léa, vous êtes restées des anges.

— Non, dit Paule, mais des femmes qui t'aiment, des amies véritables, mille fois plus sincères que celles dont tu t'entoures depuis quelque temps.

— Ah ! fit Léa, ce ne sont pas des amies ; des connaissances, tout au plus.

— Alors, permets-moi de te le dire, tu leur donnes trop d'importance dans ta vie.

— Puis-je faire autrement ?

— Sans doute.

— Tu te trompes ; je suis la volonté de mon frère.

— Quelle raison a-t-il de te l'imposer ?

— Ici, reprit Léa est bien complexe, mais puisque tu souhaites l'apprendre, je te le dirai. Tiburce, ambitieux, instruit, habile, a résolu de faire fortune, et de faire fortune avec rien ! Sa dot, la mienne, deux misères ! L'apport d'un camarade, voilà le point d'appui avec lequel il a résolu de soulever le monde. Il comptait d'abord sur mon père pour le soutenir moralement, mais mon père ne comprend rien au désir de parvenir qui possède Tiburce. Il le juge presque ingrat, et semble beaucoup se refroidir à son égard. Alors Tiburce s'est tourné de mon côté, il m'a suppliée de lui donner mon aide, de tenir sa maison, de faire accueil à ceux avec qui il se trouve en relation, et de l'accompagner à quelques soirées ; et j'ai accepté.

— Tu as eu tort, dit gravement Mlle. de Montgrand.

— La vie eût été par trop triste près de mon père.

— Qui sait si elle ne deviendra point difficile avec Tiburce.

— Il m'aime, et nous avons franchement associé nos deux avenir.

— J'aurais mieux aimé te voir te contenter de celui que te ménageait ton père.

— Mais ce n'était pas un avenir, cela ! Sais-tu ce que possède mon père ?

— Il ne doit pas être riche ; il est si probe.

— Cent mille francs ! pas même cinq mille livres de rentes. Que voulais-tu que je devinse avec cinq mille francs par an à administrer. Il m'eût fallu me passer de servante, me priver de toilettes, ne jamais sortir, vivre. . .

— Comme une enfant chrétienne, modeste et bonne.